

LE PERE PEINARD

Réflexes

HEBDOMADAIRES d'un

GNIAFF



ABONNEMENTS France Un an 6
Six mois 3
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur Un an 8
Six mois 4
Trois mois 2

MINCE DE BARBARIE MILITAIRE

LA TERREUR AUX PHILIPPINES

BRACONNINIERS CONTRE ARISTO



BARBARIE MILITAIRE

Les galonnards continuent leurs frasques sanguinaires.

Pas un jour ne se dévide sans qu'il y ait mèche d'enregistrer une brochette d'abominations perpétrées par les porte-rapières.

Dam, pourquoi la gradaille prendrait-elle des gants ?

Ses victimes habituelles, les trouffions, sont de si bonnes bêtes qu'ils se laissent foutre dans la quasi impossibilité de piper mot. Le Code militaire les guette — et ce n'est pas de la petite bière. Quel sacré traquenard ! Au moindre soubresaut de rouspétance, au plus léger signe d'irrespect, les pauvres types sont rétamés : ils passent au Conseil de guerre.

Et foutre, pour saler les pousse-cailloux, pas n'est besoin de huis-clos !
Les galonnards les fadent entre deux per-nods.

Ici, une question s'indique :

Qui donc exécute l'ordre du galonnard ?
Qui donc fourre au jetard le soldat crâneur et le transbahute de tôle en prison jusqu'au tourniquet ?

Qui donc, si le gas encaisse la mort, la lui administre... à raison de douze balles dans la peau ?

Qui donc ?... Ecoutez :

C'est le voisin de lit, le copain de chambre, l'ami de cabaret, le camarade d'enfance... C'est lui qui, sans remords ni scrupules, se bombarde le bourreau de la victime !

Voilà, mille marmites, qui n'est fichtre pas ordinaire. Ça dégote l'Inquisition raticionnesque ! Les Torquemadas n'avaient pas inventé pareille monstruosité : faire torturer l'ami par son copain... c'est le comble !

Aux galonnards revient le pompon de l'horreur !

Tout au moins, la fausse-couche qui se fait le bourreau d'un camarade a-t-il l'excuse de se sauver la mise ? Sera-t-il, désormais, vacciné contre le conseil de guerre et ne craindra-t-il plus d'être — sous l'in-

fluence des fusils Lebel — transformé en macabre écumoire ?

Ce serait une excuse infecte,

L'excuse de la lâcheté !

Mais, tout de même, ce serait une excuse !

Hé bien, non ! Le pleutre qui — pour ne pas défriser la discipline — se fait le garde-chiourme et le bourreau de son copain n'a même pas cette malpropre excuse : il est aussi vulnérable que sa victime ! Il lui faut continuer à flirter doux, ne faire ni le mariote, ni le flambard — sinon, gare la casse !

Ses amis sont là... Et, sur un signe de galonnard, ils sont tout prêts à l'agripper, — comme il agrippa son copain !... Puis, sans davantage d'émotion qu'il n'en eut en pareille circonstance, ils lui feront défilier semblable calvaire.

Ces pleutres-là sont-ils des hommes ?

Ah ouat ! Tout juste des soldats !

—o—

Pour que des bons bougres qui, avant d'être encaqués à la caserne, n'étaient ni meilleurs ni pires que vous, moi et tant d'autres... s'acoquent à telles horreurs et les accomplissent sans s'indigner, il faut que le militarisme soit terriblement masturbateur.

Il l'est, nom de dieu !

C'est un monde à part, — un monde barbare où se conservent pieusement les traditions d'antropophagie.

Seulement, on a voilé ces mœurs d'hypocrisie : l'antropophagie ne se pratique plus à la lettre... C'est mal porté de manger du bifteck humain.

Ce n'est plus la faim de viande qui pousse les Pellieux et autres Gallifet à conduire aux sinistres boucheries les fils du populo... Cet appétit de bidoche leur a passé ! Les monstres n'ont plus d'autre dada que les simples joies du massacre. Ce sont des enrégés de l'art pour l'art !

La tuerie leur plaît — non pour l'assouvissement de leurs instincts carnivores — mais pour la jubilation de voir pisser le sang et panteler les agonisants.

Et ces instincts hideux ne s'acquièrent pas en deux temps et trois mouvements, — il ne suffit pas d'endosser l'uniforme chamarré d'or pour être à la hauteur d'un Esterhazy. Foutre non ! Il y faut une accumulation de vices et d'instincts féroces qui ne s'acquièrent que par une sélection monstrueuse et à rebours, œuvre d'une kyrielle de générations successives.

Il n'y a pas à s'illusionner : la gradaille ne se recrute pas à la flan parmi le populo et les parvenus.

Certes, il y a des exceptions ! Mais, dans l'écheveau des générations, il est bougrement difficile de suivre la filière : qui peut affirmer que tel monstre — un Menesclou, un Lacenaire ou un Bonaparte — tout en paraissant émerger du populo, n'a pas dans les veines du sang de militaire et n'est pas un retour au type ancestral ?

Urbain Gohier vient d'étayer chouette-ment son argumentation : il a épluché la généalogie de la gradaille et, — sans remonter à plus d'un siècle, — il a prouvé que les galonnards actuels sont les dignes rejetons de la gradaille émigrée qui, en 1792, aux troupes de Brunswick, ruminait d'exécuter le plan d'Esterhazy : de foutre Paris à feu et à sang et de sabrer les parigots à la tête des uhlands.

Or, je ne crois pas me fiche le doigt dans l'œil en affirmant que s'il y avait mèche de remonter, de fil en aiguille, jusqu'aux anciens âges et de cataloguer les monstres militaires, on découvrirait que les galonnards sont une race tout à fait à part.

On démèlerait de la parenté entre Bismarck, Weyler, l'Ogre de Corse, Anastay et Esterhazy ; entre ceux-là et ces monstres antérieurs, le normand Guillaume, envahisseur d'Angleterre, le Clovis, dévastateur des Gaules avec l'appui de raticheons, Attila, Charles-Quint et autres sinistres charognards dont il est superflu que j'énumère la sanglante litanie.

Et alors, on comprendrait la persistance de la barbarie militaire !

On s'expliquerait que la terreur fasse plier ignominieusement l'échine aux fils du populo... aux rejetons de la race pacifique et humaine !

Puis, une fois le mal connu à fond, peut-être aurait-on l'audace d'appliquer le remède !

INONDATION DE CROQUENOTS

La gouvernasse allemande vient de se payer une expérience qui prouve que si les jean-foutre de la haute n'y mettaient pas d'entraves il y aurait de tout à gogo, — et pour tout le monde !

L'expérience n'a porté que sur la fabrication des godillots, mais elle est bougrement convaincante.

Voici en quoi elle a consisté :

Dans le but de se rendre compte de la trifouillée de ripatons que, en cas de guerre, pourraient produire les ouvriers cordonniers militaires, l'administration a amené à Berlin 1.200 cordonniers qu'on a installés dans les magasins du 1^{er} régiment d'artiflôts, aménagés pour la circonstance.

Il y avait là des machines à profusion et le cuir et tous les accessoires surabondaient. En outre, 40 mécaniciens se tenaient en permanence pour réparer illico les bécanes, au moindre détraquement.

Le turbin a duré quatre semaines sans démarquer : les 1.200 prolos avaient été constitués en deux équipes qui se relayaient de douze heures en douze heures, de façon que le boulot ne soit jamais interrompu, ni jour, ni nuit ! La première équipe allait de deux heures du matin à deux heures de l'après-midi et l'autre reprenait illico, jusqu'à deux heures du matin.

Avec le travail emmanché de cette manière chaque jour les bougres ont pondu, à eux tous, une moyenne de 2.500 paires de bottes, — soit deux paires par prolo !

—o—

Cette expérience va nous permettre de supputer, à vue de nez, combien il faudrait de cordonniers pour chauffer les 40 millions de types qui poirotent sur le territoire de France.

Evidemment, il ne faudrait pas exiger des bons fiex une production aussi intense que celle des turbineurs de Berlin : ils ont été bougrement surmenés et il leur fallait trimer kif-kif des esclaves.

Supposons donc que l'outillage de Berlin soit installé dans une superbe turne, chiquement aérée et où tout a été combiné pour soulager l'effort humain. Tel quel, cet outillage n'est pas ce qu'on pourrait emmancher de plus épolant ; il y aurait mèche de le perfectionner encore et de diminuer ainsi le temps nécessaire à la confection d'une paire de croquenots.

Mais, ne parlons pas du possible : tenons-nous à ce qui a été réalisé.

Donc, avec l'outillage employé à Berlin, un bon bougre abat deux paires de bottes en douze heures. Turbiner douze heures d'affilée serait trop crevant et comme le gas tient à avoir ses aises, supposons qu'il bûche à peu près six heures par jour, — ce qui fait la petite moyenne d'une paire quotidienne.

On peut s'offrir ça.

En supposant que le camaro travaille 300 jours par an, il a aligné au bout des douze mois 300 paires de croquenots qui tendent le bec aux pattes de ses concitoyens.

Ceci dit, il n'y a plus qu'à faire un mince calcul pour savoir à peu près le nombre de cordonniers indispensables pour assurer aux quarante millions d'habitants de la France une paire de grolons par tête et par an.

133.000 bons bougres suffiraient à un tel approvisionnement.

133.000 cordonniers pour chauffer quarante millions de paires de pattes, c'est pas le diable !

Certains vont objecter que deux paires de croquenots par an, ne feraient pas mal dans le tableau.

Qu'à cela ne tienne, foutre ! Le chiffre de gniaffrons indispensable pour ganter tant de pattes de derrière n'est pas incompatible avec le fonctionnement galbeux d'une société gentiment alignée.

Ça ne fait même pas trois cent mille cordonniers — juste 266.000 — pour une quarantaine de millions de types... En les supposant tous d'âge à porter des ribouis, ce qui n'est pas, — car il y a les momignards qui se chaussent d'un biberon et la marmaille qui déambule à quatre pattes.

Mais, foutre, soyons généreux en godillots hypothétiques ! Supposons la nécessité de trois cent mille cordonniers.

—o—

Hé bien, sans chercher midi à quatorze heures, actuellement, sur le plancher de la vache de société capitaliste il y a plus de trois cent mille cordonniers, faiseurs de neuf soit à la machine ou en cousu main, rapetasseurs de grôles et autres gniaffrons.

Il y a donc suffisamment de bouiffes pour que nul ne se trimballe nu pattes !

C'est facile à constater : que chacun relouque son milieu, — que ce milieu soit un hameau, un village, une ville ou une villasse, — et compte sur ses doigts : s'il découvre un bouiffe pour 300 habitants il conclura à la paire annuelle, s'il en déniché un sur 150 il conclura à la paire semestrielle.

Pourtant, malgré que ces calculs soient exacts, il ne sera pas difficile aux bons bougres de constater que tout le monde n'a pas chaussure à son pied et qu'ils sont nombreux ceux dont les arpions sont risette aux cailloux et à la boue des chemins, au travers de croquenots à sou-pape.

Qu'en conclure ?

Ce que je ne cesse de rengainer : à savoir que la dèche des uns est due, non au manque de pro-

duits, mais à leur dégueulasse et inégale répartition ; les richards et les puissants veulent avoir tout pour eux, ils s'attribuent une très large part et se fichent pas mal qu'il ne reste rien pour les autres.

Mais aussi, ces « autres » sont bien un tantinet fautifs : pourquoi sont-ils assez niguedouilles pour se laisser dépouiller par les chameaucrates ?

Ils ont d'autant plus tort de subir sans rouspétance les avanies qui sont leur lot que, comme je viens de le faire toucher du doigt — à propos de bottes — il suffirait de s'accorder et de s'entendre pour que, avec moins de tintouin et de fatigues que maintenant, il y ait des croquenots en abondance et que nul n'en soit privé.

Or, ce qui est exact pour les ripatons l'est pour les frusques, les piôles, la croustille et tout ce qui s'en suit.

COLONISATION ESPAGNOLE

La plupart des prolos qui reluquent dans les quotidiens vendus la guerre hispano-américaine sont informés aussi mal que possible et, en plus, on y cause peu des révoltés.

Les pauvres révoltés ! Ils ne sont pas à la noce du tout. Ils n'avaient vu qu'une face de la question et avaient oublié le revers : le côté pile !

Les naïfs, tant ceux de Cuba que des Philippines, ils s'étaient imaginés que l'indépendance toute sèche allait les rendre en plein heureux.

Pas vrai, nom de dieu ! Il n'y aura de véritable indépendance que le jour où le capitalisme sera fichu à l'égoût. Or, les révoltés n'en sont pas là !

Ceux de Cuba vont être dépêtrés du joug de l'Espagne... C'est quelque chose, mais c'est insuffisant, mille marmites !

Quant à ceux des Philippines, je ne sais trop à quelle sauce on va les assaisonner ! La gouvernance des Etats-Unis est en train de maquiller avec l'Espagne, — l'ambassadeur français étant entremetteur, — un cochon de traité de paix qui sera une déception pour les insurgés.

Et foutre, m'est avis que si quelqu'un doit décider c'est ceux-ci. Or, l'opération se fait sans leur avis !

C'est donc toujours les mêmes marchandages de peuples ! Pardienne, il n'en peut pas être autrement.

Le sort de Cuba ne fait pas trop de doute, — c'est l'indépendance... plus ou moins franche.

Pour ce qui est des autres colonies de l'Espagne il n'en sera même pas pareil, — et surtout pour les Philippines.

—o—

J'ai déjà eu l'occasion de jaspiner de Cuba — mais non des Philippines. Profitons de ce que les chameaucrates sont en train de choisir leur sauce pour parler des populos de là bas.

Et d'abord, où perchent les Philippines ?

Voilà ce que, ni les uns, ni les autres, nous ne savons guère ! On n'est pas très ferrés à glace sur ces chapitres. Ce n'est pas qu'on dédaignerait de s'instructionner, mais le temps nous manque. Quand on s'est crevé pendant dix ou douze heures pour engraisser le patron et gagner de quoi se caler les joues, on n'a guère le cœur à l'étude.

Il n'en sera plus pareil quand on aura éche-nillé la société : alors, comme on n'aura plus de parasites à gaver, le travail ne sera presque pas pénible et on aura du temps pour se meubler le citron.

On n'en est pas là encore — et c'est enquinquant !

Pour en revenir aux Philippines, les bons bougres qui voudront repérer où elles perchent n'ont qu'à regarder sur les cartes de leurs gosses : c'est au diable, dans les mers de la Chine.

Quant à savoir comment ça se maquille là-bas, on le pourrait, si nous n'avions pas la double impossibilité : manque de temps et de galette !

Par exemple, il se publie des « Revues » bourgeoises qui n'ont qu'un défaut — celui de coûter cherot — et où s'impriment des choses très bonnes, car, entre eux, les bourgeois se disent la vérité. Y a qu'au peuple qu'ils la cachent ! Mais, ces « revues », macache, c'est pas pour nos fiôles — nous sommes de la revue !

Ainsi, le 15 juillet, il a paru dans la Revue des Revues une tartine du docteur Pinto de Guimaraes, sous le titre *La terreur espagnole aux Philippines*.

Cette tartine, je vais la résumer ci-dessous.

afin que les camaros sachent, à vue de nez, de quoi il retourne :

D'abord, parlons des habitants : il y en a à peu près huit millions qui sont un panachage de plusieurs races : nègres, malais, chinois sont en plus grand nombre et ils sont sous la coupe de quelques milliers de méliés espagnols qui sont tous prêtres ou fonctionnaires.

La terre y est d'une fertilité épatante ; tout y pousse sans presque de travail — tellement qu'avant l'invasion espagnole les naturels se la coulaient douce, sans en foutre une datte ; ils n'avaient pas de grands besoins et savaient se contenter de peu.

Depuis l'invasion des espagnols, ça a changé, nom de dieu ! Ces bandits ont organisé l'exploitation d'une façon tout plein abominable.

Les fonctionnaires !... Quelles sangsues, mille marmites ! Ils y font leurs choux gras. Les nobles ruinés se font expédier la pour redorer leur blason et ils pillent sans vergogne !

« Tout gouverneur dont l'avenir n'est pas largement assuré après deux ans de fonctions est universellement tenu pour un imbécile. »

Or, comme il y a souvent des changements de ministères en Espagne il n'est pas rare qu'au moment où un fonctionnaire débarque aux Philippines, après une longue traversée, il apprenne qu'un télégramme l'attend, lui annonçant la nomination de son successeur... Et dam, vous pensez si le mec met les bouchées doubles !

Le Gallifet espagnol, le général Weyler a été un des grands pillards du patelin : il y passa trois ans à 200.000 balles de paye et gaspilla en noces et vadrouillages plus que ses appointements. Quoique ça, en ces trois ans, il a économisé 15 millions que, s'naud, il a placés dans les banques de Londres et de Paris.

Hein, les camaros, il la connaît dans les coins ce massacreur !

Les fonctionnaires se remuent à la pelle et chacun d'eux a un véritable état-major qui boulotte encore sur le dos des indigènes. Aussi, mince d'impôts ! Pour sa part, la gouvernance espagnole empoche 45 millions... les sangsues de l'État doivent bien barbotter le double.

Et le résultat est compréhensible : dans ce pays de cocagne où tout est en abondance le populo endure une misère affreuse ! Il ne peut pas arriver à casquer l'impôt et alors on lui fiche aux trousses le requin-de-terre qui le dépouille complètement.

Un des plus sales impôts, c'est celui des cédules... Une cédula, c'est un papier d'identité qui sert de passe-port dans tout l'archipel. Sans cédula on ne peut pas bouger de place et ça coûte de 7 fr. 50 à 125 francs, — suivant les poires !

« Ah, l'impôt aux Philippines ! dit le docteur Pinto. Quel Homère viendra à bout de dénombrer ces taxes de toute espèce, plus iniques, plus vexatoires les unes que les autres, affamant celui qui possède quelque chose, condamnant à mort celui qui vit du travail de ses mains ! Un indigène engraisse un bœuf ou un porc pour sa nourriture et il veut tuer son porc ou son bœuf : il faut pour cela une autorisation et, bien entendu, l'autorisation se paye. A-t-il un cheval ? Impôt ! Quelques cocotiers ? Impôt ! Veut-il de ses noix de coco extraire un peu d'huile ? Impôt !... »

Impôt ! Toujours et partout impôt !... C'est ce qu'on appelle « coloniser ».

Sur les 45 millions que roustit la gouvernance il y a juste 600.000 francs qui sont employés dans le patelin à des travaux quelconques.

Pour lever l'impôt on embauche les plus salauds des indigènes : des marlous qu'on nomme *gobernadorcillos* et qui se gobent autant qu'un morpion du pape. Ces porcs-là sont responsables de la rentrée des impôts : si la recette est mauvaise, c'est eux qui casquent. Ils ont des lieutenants, sortes de conseillers cipaux qui ont le droit de se balader avec une canne — mince de privilège ! — et qui se chargent de gruger chacun une soixantaine de familles. Ils sont responsables vis à vis des *gobernadorcillos*.

Grâce à ce système c'est, du haut en bas, un pillage insensé !

Outre ces sangsues, le populo est également la proie des pirates, — les cambrioleurs de l'océan ! — qui financent aux agents du gouvernement pour chaparder librement. Les indigènes ne peuvent se défendre : il leur est interdit d'avoir des armes !

Sur ce chapitre, j'en pourrais dégoiser jusqu'à plus soif, mais le Père Peinard n'a malheureusement pas les ailes assez larges. Il faut me restreindre !

Toutefois, que je cite un métier qui n'est pas dans une clarinette : le métier de *coqueur d'œufs*... C'est aussi idiot que le métier de président de république, mais c'est moins payé les couveuses artificielles leur font concurrence, mais reviennent plus cher que les hommes.

« C'est triste pour les hommes !

Ceci dit, il n'y a pas à tourner autour du pot pour dénicher les causes de la révolte : tant de misères et d'exactions devaient l'amener forcément !

Ça mijotait quand, dans un gueufeton, plusieurs traine-sabres fichèrent le feu aux poudres en gueulant qu'il fallait détruire jusqu'au dernier les Philippines ; exterminer ces bêtes sauvages dans leurs terriers.

Scrongnieugnieu ! Voilà qui prouve que les galonnards sont partout même clique sanguinaire ! Partout, ils n'ont qu'un dada : massacrer ! ravager !

Aux Philippines ces monstres ont enfin trouvé des hommes qui leur tiennent tête.

Ça durera-t-il ?... Voilà le hic !

J'ai jaspiné des fonctionnaires, des culottes de peau, — et je n'ai pas encore parlé des moines ! J'ai gardé ces monstres pour la bonne bouche : ils sont plus féroces que les officiers et plus crapuleusement voleurs que les fonctionnaires... C'est tout dire ! Ils sont là-bas 6.000. Autant dire 6.000 choléras ! Au nom de leur sacré Dieu qui existe moins qu'une vessie de loup ils sèment la terreur.

« Ils ont, raconte le docteur Pena, fortement insisté pour que la répression fut terrible. Jamais aucune voix ne s'éleva de leur côté en faveur des mesures de clémence... Ils condamnèrent les rebelles, à peu près universellement, à mort... »

« Toutes les tortures de l'Inquisition furent remises en vigueur et les horreurs du *Trou de la Mort* ne sont pas près de s'effacer du souvenir des habitants. »

Dans ce trou, abandonné depuis une centaine d'années, à demi plein d'eau corrompue et infecté de rats, de serpents et de vermine de toute espèce on jeta cent prisonniers, sur l'ordre des cousins au père Didon : « On les entendit hurler de souffrance, car ils manquaient d'air, et supplier qu'on les achevât ou qu'on leur permit de respirer. Le lieutenant, importuné de ces gémissements, fit clore l'unique trou par lequel quelques bouffées d'air parvenaient aux prisonniers. Le lendemain tous étaient morts ! »

Voilà ce que, là-bas, firent les galonnés et les ensoutanés.

Et si, en France, nous étions assez pantouffles pour les laisser faire, ça ne traînerait pas... Ce serait vite kif-kif bourriquot !

Ce qu'on a martyrisé et tué aux Philippines..., c'est rien de le dire !

Les exécutions se faisaient en public sur la « Lunetta », promenade favorite du beau monde à Manille. Et les pouffasses de la haute, accompagnées de leurs marlous ou de leurs michets allaient reluquer le spectacle, avec plus de plaisir qu'aux courses de taureaux.

Le docteur Pinto dit : « Des centaines de dames du meilleur monde et des messieurs élégants, tous en grande toilette, honorent les exécutions de leur présence. On jurerait une grande journée de courses. Les spectateurs debout dans leurs voitures, font sauter les bouchons de champagne... »

Et, pour compléter le tableau, « la musique militaire jouait les polkas les plus gaies de son répertoire ! »

Quelles horreurs, nom de dieu ! Hé bien, ces abominations, nos quotidiens républicains s'en font les complices, — puisqu'ils ne gueulent pas contre, puisqu'ils sont pour l'Espagne !

A Coups de tranchet

Conquête raticonnesque. — J'ai déjà eu l'occasion de signaler aux camaros l'invasion de Madagascar par la vermine noire.

Elle s'est accomplie parallèlement à l'invasion militaire et — comme dégoutation — l'une vaut l'autre.

Voici des chiffres : le nombre des petits malgaches que les jésuites abrutissent dans leurs écoles s'est élevé de 25.000 à 148.000.

Cochon de résultat !

Les couillons de troubades qui, dans leur gourderie s'imaginaient conquérir une rallonge à la « patrie » peuvent voir, maintenant, que le plus clair de leur criminel turbin a été de faire la courte échelle aux jésuites.

Petit accaparement. — En Cochinchine, il se forma, il y a cinq ou six ans, une association de malfaiteurs de la haute qui acheta pour un certain nombre d'années, toute la récolte de poivre de la colonie.

Cette opération faite, le bouffe-galette Myre de

Villers obtint, pour le compte de ce syndicat, — et sous prétexte de favoriser les producteurs de poivre, — que sur les poivres de Cochinchine les droits de douane soient réduits à vingt sous par kilo, tandis que les poivres venant de l'étranger continuaient à payer quarante sous.

La récolte de poivre est, en moyenne, de deux millions cinq cent mille kilos ; en supposant que les accapareurs n'aient pas fait de réduction aux marchands en gros c'est deux millions et demi, — sauf les pots-de-vin, — qu'ils palpent annuellement.

Tout naturellement, les producteurs de poivre n'ont pas gagné un centime à la détaxe, puisqu'ils avaient bazarde leurs récoltes à l'avance ;

Quant à nous, on continue à payer cet ingrédient aussi cher qu'avant 1892.

Seuls, les accapareurs — et les politiciens qui ont fait leur jeu — ont palpé les millions !



LE GRABUGE DE GENÈVE

Je repique à parler des derniers événements de Genève, car il y a une trifouillée d'enseignements à en tirer :

Et d'abord, il faut noter que toute l'agitation efficace l'a été, grâce à l'initiative des anarchos et que toutes les déceptions viennent des socialistes à la manœuvre.

Il y a quelques semaines, la grève éclata grâce à la rouspétance des menuisiers qui, la plupart, sont des frangins dessalés : les plus actifs du syndicat des rabotins sont des anarchos et le comité de la grève en fut farci.

Ceci dit pour ceux qui voient de mauvais œil l'activité des copains se déployer dans les Syndicales : n'y aurait-il, pour conclure à l'utilité de la propagande dans les corporations que la dernière grève de Genève que ce serait bougrement suffisant.

La grève, d'abord limitée aux menuisiers, gagna les autres corporations du bâtiment justement parce que l'ardeur des convictions anarchotes des plus actifs donnait une riche allure au mouvement. Et si les pisse-froids socialistes n'avaient pas entravé la rouspétance eût été chouette.

Habituellement, ces bougres-là se bornent à prêcher le calme. A Genève, ils ont fait pire : ils ont prêché la soumission !

Et ils ont choisi leur moment, nom de dieu ! Ils ont débagoulé leurs ragougnasses loireuses après l'arrestation de tous les gas d'attaque (entre autres du copain Bérard qui s'est défendu comme un beau diable à coups de revolver) et l'expulsion des camaros étrangers.

Ces pierrots-là se sont amenés à une réunion des menuisiers et des charpentiers : Thiébaud, un socialo membre du Conseil d'Etat, Sigg, un député ; puis Taponnoir, Renaud, Cheiffre, Triquet — tous des pisse-froid !

Ah, cré pétard, ils en ont bavé des saloperies : ils ont prié et supplié les grévistes de reprendre le travail et d'accepter l'offre des patrons et ils ont eu bien soin de faire mousser la concession des exploiters, deux centimes d'augmentation par heure, en rengainant que la grève était un triomphe... et patati et patata !

Les bons fleurs qui ont du bagout étant tous au bloc, nul n'a pu répondre à ces chiasseurs et les pauvres gas qui se trouvaient là — tout en ayant la vague perception qu'on les faisait tomber dans un traquenard — acquiescèrent à la fin de la grève.

C'était le fiasco complet !

Les autres corporations ne faisant grève que par solidarité avec les menuisiers et les charpentiers reprirent le turbin.

Et voilà comment une grève si bien emmanchée et où les prolos avaient tous les atouts dans leur jeu a fini piteusement grâce aux socialistes parlementaires.

Les bons fleurs vont me dire : « Pourquoi donc les chefs socialistes qui, habituellement, se contentent de prêcher le calme ont-ils, cette fois, invité les grévistes à reprendre le travail ? »

Voilà : les socialistes ont d'abord encouragé les prolos à la grève et ce n'est que lorsqu'ils ont vu que ça marchait dar-dar qu'ils ont fait dans leur culbute, de peur des responsabilités. Ces birbes-là veulent bien être aux honneurs, mais au combat, jamais !

Maintenant que j'ai servi leur paquet aux so-

cialos à la manque, que je signale une pantoufle de certains prolos : En Suisse, il n'y a pas d'armée permanente et, lorsqu'il faut des soldats, les autorités du canton, le Conseil d'Etat (dont le socialo Thiébaud fait partie) convoque tel ou tel bataillon et le populo, qui a chez lui son flint-got et son équipement, radine vivement à la caserne.

Hé bien, il est arrivé ceci : des grévistes se trouvaient faire partie des bataillons mobilisés et ces couillons ont répondu à l'appel ! De sorte que ces ostrogoths-là, une fois leur casaque de trouffion sur le râble, montaient bêtement la garde devant les chantiers qu'ils chambardaient la veille !

Certes, pareille trufferie a été rare. Mais, eut-elle été unique, elle n'en mérite pas moins d'être signalée, ne serait-ce que pour attirer l'attention des bons bougres et les faire ruminer. C'est un pyramidal illogisme !

Un dernier mot : si la grève n'avait pas été enrayerée par les manigances des socialos autoritaires le mouvement prenait une ampleur époustouflante : l'agitation gagnait toutes les corporations !

Les prolos de tous métiers se mettaient à éplucher l'exploitation qu'ils endurent et ils relevaient la tête pour revendiquer du bien-être et de la liberté : les coiffeurs et les boulangers avaient déjà fichu les pieds dans le plat en convoquant les patrons pour leur soumettre des revendications — et d'autres corporations auraient emboîté le pas !

Ceci dit, concluons : les bons bougres doivent fuir les pisse-froid autant que la peste noire ; pour ce qui est des anarchos ils doivent, avec plus d'ardeur que jamais, propager dans les Syndicales.

SIÈGE D'UN CHATEAU

Si le populo mijote dans l'oppression, c'est tant par manque de solidarité que pour une foulditude d'autres raisons.

Nous ne sommes quasiment tous que de la poussière humaine : chacun végète pour soi — tant bien que mal... et plus mal que bien ! — et c'est tout juste si on ne se réjouit pas des avaros qui pleuvent sur le voisin.

On a tort, foutre ! Si, au lieu de rester éparpillés et de vivre, kif-kif les escargots, sans contact avec les autres bons bougres, on vibrait à l'unisson et qu'on se fiche crânement en rogne quand une crapulerie atteint l'un ou l'autre, ça changerait d'antienne.

Les bandits de la haute en rabattraient vivement !

Cette cohésion du populo offrirait une sacrée résistance à leurs vacheries et bon gré, mal gré, il leur faudrait baisser le caquet.

Ma présente ruminade est engendrée par une sacrée manifestation de solidarité que viennent de se payer, en Brabant, une trentaine de braconniers.

Chacun sait quels gros risques courent les bons fleux qui ont l'audace de chasser dans les parages accaparés par les chameaucrates : ils sont le gibier favori des garde-chasses et quand un braconnier est déquillé son assassin est bougrement félicité et si, pour la frime, on le fait passer en jugement il est de coutume que les chats-fourrés l'acquittent.

Les braconniers du Brabant ont fini par la trouver mauvaise !

La perspective de recevoir dans les fesses quelques pruneaux aristocratiques leur paraissant un avenir peu enviable, ils ont décidé de mettre un cran d'arrêt à la chasse dont ils sont victimes.

Voici comment :

Il y a quelques jours, le garde-chasse d'un jean-foutre nommé Lippens, châtelain à Haute-Croix, mouchait salement un bon bougre.

Sur ce, les plus crânes fistons du patelin, décidèrent une petiotte expédition qui n'a pas été dans un hâvesac.

L'autre nuit, ils se réunirent à une trentaine et, après avoir pris la précaution de se barbouiller de suie ou de se coller un masque sur la tronche, ils entrèrent dans le bois qui entoure le château de Haute-Croix et commencèrent le siège de la turne.

Un des assassins-patentés de l'aristo Lippens donna l'alarme et le richard, escorté de quatre gardes, tenta une sortie.

Les salauds avaient espéré mettre les assail-

lants en déroute. Ce fut une pipe ! Après une fusillade acharnée, par une nuit plus noire que la conscience d'un jugeur, l'aristo et sa cliqué dut battre en retraite... heureux de pouvoir se rentrer au castel et s'y barricader.

Pours lors, très philosophiquement, les braconniers continuèrent le siège : pendant deux heures ils canardèrent le château, visant les fenêtres qu'ils démantabulèrent presque toutes... il paraît même que quelques larbins ont reçu de légers atouts...

A patron-minette, gais et contents, tout fiérots de leur expédition, les gas se dispersèrent et chacun rentra à sa chacunière.

—o—
Quand le soleil éclaira en plein le champ de bataille, l'aristo se décida à sortir de sa turne et alla chialer dans les jupes des marchands d'injustice.

Alors, toute la séquelle justiciarde s'est transportée au château avec une ribambelle de brigades de gendarmerie.

On fait une enquête...
Espérons que ce sera un vaste chou-blanc !
Mais, nom d'un tonnerre, quoi qu'il retourne de cette garce d'enquête, ce dont je suis bougrement certain c'est que, dorénavant, les assassins-patentés de l'aristo Lippens éviteront de faire la chasse au gibier humain.

La Sacoche

Par EUGÈNE POTTIER

*Bourré de pièces de cent sous
Ce sac de toile grise
Met l'homme sens dessus dessous,
Le domine et le grise.
En rut il tient tous les gogos,
L'Eglise et la Basoche....
Tas de nigauds,
Pour vivre égaux,
Crevez-moi la sacoche !*

*Fille de la Propriété,
Cousine de la peste,
Sacoche est pour l'Egalité
L'écueil le plus funeste.
Les gueux posent en hidalgos
Dès qu'elle emplit leur poche....
Tas de nigauds,
Pour vivre égaux,
Crevez-moi la sacoche !*

*Ayez-la n'importe comment
Et tous biens seront vôtres.
Celui dont elle est l'instrument
Vit aux dépens des autres.
Ce vol a des moyens légaux
A l'abri du reproche....
Tas de nigauds,
Pour vivre égaux,
Crevez-moi la sacoche !*

*Elle fait de l'humanité
Des maîtres, des esclaves ;
Engendre la mendicité,
Fait nos visages hâves.
La fain lorgnant l'os des gigots
Se tord devant la broche....
Tas de nigauds,
Pour vivre égaux,
Crevez-moi la sacoche !*

*Qu'elle s'éventre en répandant
Ses tripes métalliques,
Puis circule en flot fécondant
Dans les veines publiques.
Aux détenteurs de gros magots
J'en prédis l'anicroche....
Tas de nigauds,
Pour vivre égaux,
Crevez-moi la sacoche !*

L'AFFICHE ANTI-VOTARDE

Dimanche, il y a une resucée électorale dans les patelins où il y a ballottage : l'affiche de la semaine dernière est toujours bonne. Comme je l'ai expliqué l'affiche peut être détachée du journal et collée, — telle quelle, — sans timbre, n'importe

dans quel patelin où il y a une élection soit au Conseil Général, soit à celui d'Arrondissement. Pas n'est besoin de déclarations pour être candidat à ces garces d'élections et on peut l'être en même temps dans plusieurs patelins.

Chouettes Réunions

A Paris, salle du Commerce, malgré la chaleur il y avait du populo à la conférence d'Henri Dhorr et le camaro a été chiquement applaudi.

—o—
A Saint-Denis, à propos de l'affaire Dreyfus, les petits gas de la Jeunesse Egalitaire avaient emmanché une conférence, samedi soir, à l'Île-Saint-Denis.

Mince de coups de pieds dans le cul qu'ont reçu les vieilles fariboles sociales : patrie, honneur, armée, magistrature.

Quelques crétins patriotards qui se gargarisent des aeries du PETIT IDIOT et du TRANSIGEANT ont bien un peu groumé, mais faute d'arguments ils ont clos leur bec.

Pour la circonstance, le maire du patelin avait mobilisé six charpentiers-à-Félique et le garde-champignol.

La soirée s'est bouclée aux cris de : Vive la Sociale ! Vive l'anarchie ! A bas la calotte !

Les guignols en rotaient des ronds de chapeaux. Quoique ça, ils ont eu la prudence de rester calmes et inodores. Ils ont aussi bien fait, nom de dieu, car s'ils eussent rêvé bochons ils auraient été servis à souhait.

—o—
A Montluçon, la semaine dernière la compagnie Pajaud a donné une réunion à laquelle assistaient environ 150 bons bougres. Les copains ont profité de la rencontre pour se mettre d'accord afin d'activer la propagande dans leurs parages.

LE FROC AUX ORTIES !

L'hypocrisie est toujours une infection ! Aussi, rien n'est-il plus chouette que de voir un homme affirmer crânement — contre ses intérêts — ses convictions, au nez des préjugés et de l'imbécillité régnante.

Cela est encore plus chouette quand l'audacieux qui clame ses sentiments s'arrache de la peau la soutane de raticchon.

Car foutre, il n'y a pas à chiner : il faut du tempérament à un prêtre, pour se défroquer !

Y-a pas : l'ensoutané qui se défroque a du poil au ventre, — pour deux raisons :

Primo, un raticchon qui se défroque est mal vu, on le reluque de travers....

Deuxièmo, la place est bonne : riche paye, bonne croûte et le superflu.... Si on aime le sexe on a les communiantes aux mines roses et les paroissiennes au croupion rebondi..., et on se décharge sur les voisins du soin de la paternité.

Le métier est rupin, crédiu ! Aussi les putasiers qui y ont mis un doigt se gardent de le lâcher.

Certes, le truc commence à être mal vu par les gas qui ont de la jugeotte,

Aussi mal vu que le métier de maq' ou de patron de claque....

N'importe ! Bravo aux raticchons qui se défroquent !

Il ne s'en défroquera jamais assez !

Et c'est pourquoi c'est avec une sacrée jubilation que j'insère la babillarde que Maurice Perrin, ex-raticchon et ex-vicaire à Bourg de Péage, dans la Drôme, vient d'adresser à l'évêque de Valence :

« Monseigneur,

« J'ai l'honneur de vous remettre aujourd'hui ma démission et de vous prier de me rayer des cadres ecclésiastiques de votre diocèse et pour couper court à toutes les suppositions erronées et malveillantes auxquelles mon départ pourrait

donner lieu, je m'empresse de vous faire connaître les motifs qui m'ont inspiré cette détermination.

« Je n'ai aucune plainte à formuler contre l'administration diocésaine, seulement ma conscience me fait un devoir de sortir de l'église romaine.

« Depuis longtemps, je n'ai plus la foi catholique, je suis absolument convaincu que la plupart des dogmes enseignés par l'Église sont de pures inventions humaines, des superstitions engendrées par l'ignorance des siècles passés ; par conséquent des croyances indignes de la raison humaine et d'un esprit éclairé et libre de préjugés.

« Sans doute, j'avais la foi lorsque je reçus le sacerdoce ; mais est-ce donc bien étonnant d'avoir la foi et de ne concevoir aucun doute à son égard jusqu'à la sortie du séminaire ? L'Église n'a-t-elle pas soin d'interdire aux jeunes lévites la lecture des livres qui se permettent de discuter les doctrines romaines ? Ne leur défend-elle pas également de se mêler à la société de ceux qui pensent autrement qu'elle ?

« Des lors, l'intelligence de l'aspirant au sacerdoce, ainsi comprimée dans son élan vers le vrai est presque étouffée comme dans une serre chaude ; et cela précisément au moment où elle aurait le plus grand besoin des immenses horizons de la pensée et de la science humaine ; cette intelligence se rouille et se pétrifie en quelque sorte sous l'action néfaste de l'intolérance de l'Église.

« Voilà, Monseigneur, ce qu'était devenue ma raison, tant qu'elle fut travaillée par l'Église, dans cette maison de réclusion, d'ignorance et de fanatisme qu'on appelle du nom de séminaire.

« Mais, une fois livrée à elle-même, cette intelligence, débarrassée enfin des nuages amoncelés autour d'elle, s'aperçut qu'en suivant l'Église, elle faisait fausse route et sans autre auxiliaire qu'elle-même, sans le secours d'aucun des livres dont l'Église interdit la lecture, sans discussions d'aucune sorte avec les adversaires de l'Église, elle a elle-même démoli son Credo, pour mettre à sa place le Credo de la raison et de la Libre-Pensée.

« Dans cet état d'âme et dans ces conditions, Monseigneur, n'est-ce pas pour moi un devoir d'obéir à ma conscience qui, reprouvant des doctrines et des pratiques que mes fonctions m'obligent à enseigner, condamne par là même la vie de la dissimulation forcée que je mène et me crie sans cesse qu'il faut sortir d'une situation fautive et après tout déshonorante pour un homme honnête et loyal.

« Enseigner des choses auxquelles on ne croit pas ; représenter aux yeux du public des idées et tout un ensemble de doctrines que l'on réprouve intérieurement, quelle torture, Monseigneur, quelles angoisses pour un homme de cœur qui est obligé de subir un pareil martyre !

« Cette torture et ce martyre furent les miens ; et c'est pour ne pas les endurer plus longtemps qu'à partir de ce jour, je quitte la soutane ; que je renoue complètement dans la vie civile, et que je commence à mener une vie en harmonie avec des principes diamétralement opposés à ceux de l'Église romaine.

« Certes, il faut que la voix de ma conscience parle bien haut et bien fort pour que j'aie le courage de faire ce pas décisif. La crainte de jeter la désolation dans le cœur de mes bons et chers parents m'a longtemps arrêté. Je n'ignore pas non plus que le public, du moins un certain public, fanatisé par le zèle sacerdotal, va jeter sur moi toutes les anathèmes dont son « pieux » répertoire est si riche. Tout ce que je puis affirmer à ce public, c'est qu'en agissant comme je le fais, ma conscience est parfaitement tranquille et qu'elle ne s'émeut nullement de toutes ces foudres désormais impuissantes.

« En conséquence, j'ai l'honneur de vous dire et de vous redire, monseigneur, que je m'arrache aujourd'hui bien volontairement et bien librement au joug clérical et sacerdotal, et que je me considère comme entièrement affranchi de toutes les obligations iniques et surannées que l'Église imposa autrefois à l'ignorance et à l'ignorance de ma jeunesse.

« MAURICE PERRIN,

« ex-prêtre-ex-vicaire de Bourg-de-Péage. »

Mon bon vicaire, ton détroquage est la plus belle action de ta vie.

Et c'est pourquoi le vieux gniaiff te crie :
« Bravo !... Change pas de main !... »
Sur ce, à qui le tour ?



Faut pas s'fier doux !

Deville. — Dans les Ardennes, y a une chiee de bons bougres qui en pincant pour la Sociale, seulement les gas sont encore embrenés de politiciaille et ils comptent trop sur l'Etat et pas assez sur eux-mêmes.

Qu'arrive-t-il ? C'est que les fistons négligent de faire la guerre aux patrons qui, ne sentant pas de résistance, serrent la vis et augmentent l'exploitation.

C'est ce qui arrive dans la maudite fonderie d'un galeux nommé Justin : à peine si, dans ce baigne, les prolos palpent de quoi bouffer, tout en étant salement canulés. Pour le seconder, le singe a un triste sac-à-mistouffe, « Patte-de-Canard », qui ne se gêne pas pour fermer la porte au nez d'un ouvrier en retard de deux minutes.

Outre l'exploitation directe, le galeux a trouvé un joint pour rempocher une part du pognon qu'il aboule à ses nègres blancs : il a installé une cantine et ceux qui veulent se désaltérer doivent s'y abreuver.

Pourquoi en est-il ainsi ? Parce que les gas filent doux et ne rouspètent que dans les doigts de pied : ils se laissent gruger... et l'exploiteur en profite !

Attendre le coup de chien final sans rien faire est un mauvais moyen de hâter le mouvement : d'ici que nous soyons assez costauds pour supprimer l'exploitation il ne faut pas négliger de la rogner tant et plus.

Que les bons bougres se le disent — et ils s'en trouveront mieux !

Il y a vingt-cinq ans !...

A Saint-Nicolas d'Aliermont le turbineur vivotait : les heures de travail n'étaient pas trop longues et le salaire pas trop ras.

Aujourd'hui, tout est changé, c'est la mistouffe. Pourquoi ?

Parce que les exploiters, voulant s'enrichir très vite ont modifié les conditions du travail et parce que les prolos ont laissé faire !

L'horlogerie est l'industrie du patelin et, autrefois, un ouvrier commençait et finissait un réveil qu'on lui payait vingt-six sous.

Depuis, deux binaises ont engendré la dèche absolue : la division du travail et le marchandage.

Avec la division du travail, le prolo s'est spécialisé et, ne sachant rien foutre en dehors de son boulot habituel, il est à la merci du patron ; de plus, n'importe qui, gosse ou femme, est apte au travail divisé.

De vingt-six sous, le prix de façon d'un réveil a dégringolé à huit sous !... et le prix des vivres a augmenté ainsi que tout — sauf le salaire qui n'est plus que de deux francs à deux francs cinquante.

Quant au marchandage, il s'exécute tantôt à l'atelier, tantôt au dehors : le travail est concédé à deux ou trois tâcherons, chefs d'équipe, marchands qui le reçoivent à un prix de... et le font exécuter à leurs risques et périls. Dans le pays on nomme leur équipe une *atelture*, une *harnachure*.

Les pauvres bougres attelés sont rudement mal harnachés avec leurs quarante à cinquante sous, tandis que l'atelture ratiboise de 300 à 500 francs par mois.

Voilà les ouvriers qui, selon la légende, gagnent 8 et 15 francs par jour : ce sont des sous-exploités, des marchands. Quant aux vrais prolos, ils palpent au plus 50 sous !

Quelques rares spécialistes ont encore de bonnes journées, mais les patrons s'efforcent de les réduire. En voici un exemple :

Une fabricante qui prétend mériter le surnom de *mère des ouvriers* avait fait venir de Paris un ouvrier spécialiste pour placer les glaces qui limitent les faces rectangulaires des petites pendules de voyage ; il était payé à raison de dix sous par pendule, il devait en faire 75 par semaine et devait monter un outil pour ce travail.

Y avait un dédit à la clé !
Quelques jours après son arrivée le parigot était traité comme l'enfant de la maison par la

mère des ouvriers. Une fois la machine installée on le pria d'augmenter la production et le coutillon pondit 120 pièces par semaine. Il était à la noce ! Ça lui faisait 60 francs.

Mais l'exploiteur semelle trouva que c'était trop : elle embaucha des gosses qui firent le travail à quatre sous pièce, — au lieu de dix !

Quand la production fut bien engrenée, la guenon prépara son coup. C'était au moment du concours de musique de Dieppe. Le parigot demanda une journée de repos qui lui fut accordée verbalement. Quand il revint on lui dit qu'il n'y avait plus de boulot !

En panne complète, le copain fut aidé par des camarades. Pour obtenir le paiement du dédit auquel il avait droit il sollicita l'assistance judiciaire ; il y eut transaction avec la singesse qui s'en tira avec une indemnité.

Maintenant, la pouffasse a remplacé ce turbineur qu'elle payait dix sous par des gosses qu'elle raque quatre sous, — ça lui fait donc six sous de gratte !

Elle la connaît dans les coins cette sacrée *mère des ouvriers* !

Quant au parigot, il va se ramener à Paris et, dans son syndicat il pourra raconter ses aventures sous le titre : « Des inconvénients pour les ouvriers de Paris d'aller installer des machines en province ».

Le maire malgré lui

Le Tréport. — Tel pourrait être le titre de la comédie qui vient de se jouer au Tréport.

Pour couper dedans il faudrait que le populo ait une rude couche !

Le maire avait démissionné — pour raison de santé... il en a une santé le mec !

Alors, afin de pourvoir à son remplaçant on complète le conseil et on votaille ; un riche armateur, mareyeur, marchand de salaisons, nommé Lameille est élu.

Ce sacré bougre déclare qu'il ne veut pas de l'écharpe, mais il ajoute qu'il serait convenable que les deux cornichons d'adjoints donnent leur démission « car, dit-il, c'est les aides de camp du maire et celui-ci doit les choisir à son pied. »

Les adjoints n'ont rien voulu savoir : « Nous y sommes ! Nous y restons ! »

C'est-y la fréquentation des maquereaux et des harengs qui l'a rendu si autoritaire, ou bien est-ce parce qu'il est le copain au maire d'Eu ?

Toujours est-il que ce sacré mareyeur l'a pris de haut. A une deuxième resucée il a encore refusé et ce n'est qu'au troisième tour de linettes qu'il a accepté d'être écharpé... par le conseil cipal et non par les prolos !

L'animal a fait sa poire : il s'est fait supplier et n'a accepté d'être maire que quand on lui a fait craindre la dispersion du conseil actuel par le préfet ce qui entraînerait une nouvelle votaille et peut-être ouvrirait la volière à des oiseaux rouges.

Devant de tels arguments, le mec s'est dévoué : il a daigné accepter d'être maire pour trois mois, jusqu'à la fin de la saison des bains.

Tout ça, cré pétard, c'est du chiquet ! Le birbe a simplement voulu se faire mousser et a cru se rendre intéressant en faisant le dégouté.

Espérons que ça ne prendra pas et que le populo ne se laissera pas mettre dedans — kif-kif de simples harengs — par ce sacré mareyeur.

Truec patronal

A Ponts et Marais le gros exploitier Durife fait toujours parler de lui. Un copain me den ande pourquoi cet animal a la boutonnière décorée de l'aubergine ?

Et foutre, c'est bien simple : il aime les vers et ses prolos fabriquent du papier d'emballage, donc, il rend d'épatants services à la littérature.

Quel homme ! Et humanitaire... Tout ce qu'il y a de plus humanitaire ! C'est encore un « père de l'ouvrier ».

Ce qu'il en a le populo de ces pernicieux ! Ainsi, les esclaves du Durife versent deux pour cent de leurs salaires afin d'être secourus en cas de maladie ou d'accident.

Or, qu'arrive-t-il ?
Quand un bon bougre tombe malade on lui colle un petit secours — insuffisant comme de juste ;

S'il est blessé ou estropié, c'est un autre truc : on lui offre une petite rente — tout à fait dérisoire !... mais le garde-chiourme en chef embobine le pauvre bougre et lui serine qu'il doit accepter ce modeste secours, que c'est son inté-

rêt, car on le conservera quand même à l'usine : il aura donc sa rente et sa journée!...

Le naïf turbineur signe. Ça y est! La farce est jouée.

L'estropié reste au bain un peu de temps, puis, un beau jour, on le fout à la rue.

Le gas rouspète, mais il ne peut réclamer : il a signé!

La veste à Paul

Eu. — En crèvera-t-il ou n'en crèvera-t-il pas? Pour tâcher d'oublier, le maire d'Eu est allé se faire du lard en Suisse — gare aux avalanches!

Par exemple, c'est le torchon des jésuites eu-dois qui n'est pas content : il bave, il vomit et calomnie, selon les préceptes de Basile. Il s'en prend au bouffe-galette Breton de la veste du maire d'Eu. Breton, par rancune, aurait trahi l'arrondissement de Dieppe et aurait manœuvré en faveur du marchand de fromjies de Neufchatel.

Et tout ça parce que Breton, avec Hébert et Robbe, fit pincer le Greffulhe en flagrant délit de corruption.

Mais aussi, pourquoi le Bignon n'a-t-il pas été plus finaud? Le microbe de l'ambition lui a complètement fait perdre la boule! Tant et si bien qu'il s'est aliéné tout le monde.

Les orléanistes de la région le regardent comme un sacrilège : l'animal n'a-t-il pas eu le toupet de poser la maison Bignon en rivale heureuse de la maison d'Orléans, — la maison de France... Quel culot!

Les gratteculs du roi Pépin et de la gamelle lui revaudront ça!

Quant aux républicains, ils sont furieux : ils n'aiment pas qu'on leur fasse avaler des crottes de lapin pour des muscades, et Bignon leur a présenté le Greffulhe et le Noguez comme des républicains.

Puis, voici le comble de la maladresse: Brisson ayant pris la place de Méline, le grigou aurait dû comprendre que c'est bonnet blanc et blanc bonnet et ne pas débiter Brisson.

Ça a forcé le préfet à le lâcher...

Dam, le préfet connaît par cœur le manuel du parfait larchin et il sait que son devoir est de soutenir toujours celui qui tient la queue de la poêle.

Et voilà pourquoi le maire d'Eu, Paul Bignon, a remporté une veste et pourquoi les jésuites ragent.

Pour ce qui est de bibi, il souhaite que le sort du maire d'Eu soit promptement le sort de tous les politicards!

Le mariage ou la mort

Billy-Montigny. — Dans les mines du Pas-de-Calais l'exploitation est tout ce qu'il y a de plus dégueulasse.

La vacherie des matadors de la Compagnie n'a pas de limites! Ces porcs ne se bornent pas à faire trimer les gueules noires pour une paye de famine, ils ont en outre la prétention de fourrer leur sale blair dans les moindres faits et gestes des prolés.

Un de ces charognards est l'ingénieur de la Compagnie de Courrières que les bons bougres appellent « Longs cheveux ».

Cet animal vient encore de se payer une frasque d'exploiteur qui n'est pas piquée des vers : il vient de congédier un jeune prolo de Méricourt à qui il reproche de ne pas vouloir se marier avec certaine demoiselle...

Hein, les bons bougres, voilà qui vous démonte!

C'est à se demander en quels temps nous vivons, nom de dieu!

Ce cochon d'ingénieur a-t-il donc la prétention d'imiter les seigneurs de l'ancien régime qui mariaient à leur guise les jeunes paysannes du village?

Patrouilleurs fadés!

Roubaix. — Dans l'après-midi de lundi les patriotoqués farandolaient en l'honneur de la votellerie de la veille, faisaient un bouzan monstre dans les rues.

Quelques copains voulurent, eux-aussi, — kif-kif ces trous du cul, — jouir de la liberté de la rue. Ça foutit en rogne les chauvins qui ne comprennent la liberté que pour eux et, comme ils étaient plus nombreux, ils tombèrent sur le poil des camaros.

Mal leur en prit, nom de dieu! Une tapée de sociaux vinrent illico prêter main forte aux anarchos et les patrouilleurs reçurent une superbe dégelée de marrons et de châtaignes.

La police intervint et, — selon sa coutume, — jugeant que c'est toujours le lapin qui a tort, elle fourra le grappin sur les lapins anarchos, les trimballa au poste et, entre autres, garda le vendeur du PÈRE PEINARD jusqu'à dix heures du soir.

Pourquoi cette exception en sa faveur? Pardienne, pour l'empêcher de vendre!

Sacrée salaison!

Douai. — Les bons bougres se souviennent que le 9 mai dernier il y eut du chabanais à Roubaix, à la suite de l'élection du malfaiteur patronal, le jean-foutre Molte.

Au cours d'un de ces tamponnages un type de l'Union sociale et patriotique reçut une telle tautouille qu'il en dévissa son billard.

Les marchands d'injustice ont rendu un prolo, Vandverloop, responsable de sa mort et le pauvre bougre vient de passer à condamnation à Douai : on lui a administré huit ans de réclusion.

Le vrai criminel dans cette affaire, l'exploiteur Molte, n'a pas été inquiété.

Il est trop riche!

VERS LA RÉVOLTE

(4) PAR HENRI RAINALDY

Le bataillon traversa sans fanfares, vers quatre heures du matin, la ville endormie, et les seuls bruits du pas cadencé et des bidons qui frappaient la poignée des bâtonnettes, combattirent la tristesse de cette marche matinale.

Le commandant, derrière les clairons, paraissait sur un petit cheval arabe très noir, et au milieu des espaces réglementaires de cette armée minuscule, les capitaines de compagnie, à cheval également, se prodiguaient en vains efforts pour l'imiter.

Aux manœuvres alpines, généralement, une compagnie représente une unité de combat et exécute isolément, sous la dépendance de son chef direct, les exercices prescrits au « programme » au « thème » ; elle s'administre seule, se loge seule dans un lieu de cantonnement déterminé, et ne retrouve les autres compagnies du même corps, que dans le cas où le commandant en donne l'ordre. La guerre de montagne exigeant toujours ainsi le disséminement des forces, une grande initiative est laissée aux capitaines.

Par application de cette tactique, hors de la ville, là où naissent abruptes et dénudées les Alpes du versant français, près de la mer, le bataillon se disloqua. La compagnie de Delcros, — la 2^e — se dirigea sur son cantonnement, un petit village mi-provençal, mi-piémontais perdu sur les hauteurs : Grammondo. Ordre de marche — le seul possible d'ailleurs par ces sentiers aussi informes qu'étroits : — la file indienne.

Les chasseurs grimpaient l'un derrière l'autre, péniblement, en s'aidant de la canne ferrée — l'alpenstock — et, de temps à autre, ils donnaient un coup d'épaules pour relever le sac qui tendait toujours à les entraîner en arrière et à leur couper la respiration...

Parfois, un pied maladroît se posait sur une pierre malencontreuse et déterminait une chute, peu grave il est vrai le plus souvent, mais susceptible d'accasionner les plus terribles accidents. La marche en devenait toute saccadée, toute irrégulière et l'extrémité de la colonne s'essouffait pour rejoindre les tronçons du devant... A la descente, c'était pis encore ; il y avait dérouté complète, chutes plus nombreuses, accidents plus sérieux, les ravins serrant de près les sentiers... Pour distraire l'œil, adoucir ce supplice des montées perpétuelles et des cruelles descentes, pas un brin d'herbe, pas une source, pas l'ombre d'un arbre, pas un oiseau, pas un être vivant... la vue seulement de quelques sapins couronnant le faite de montagnes plus hautes et plus lointaines ; si lointaines qu'on ne les atteignait jamais ; un mirage.

Les officiers marchaient à leur place, devant les hommes, à grandes enjambées, légers comme des chamois... Et, pendant qu'ils s'essouffaient eux aussi, mais à plaisir, le troupeau de bêtes de

somme qui les suivait, ayant encore une lueur d'intelligence, de pensée, les maudissait en s'irritant. Cette irritation, cette colère sourde excitant les nerfs, faisaient que les chasseurs trouvaient quand même la force d'avancer, le jarret raidi, le poing fermé, le cou tendu, les dents serrées, la gueule menaçante...

Un coup de sifflet strident retentissait en tête de la colonne : la pause. Vivement les faisceaux se formaient, les sacs s'alignaient vaguement à terre, dans les cailloux ou dans le sable, au milieu du sentier, et les membres se détendaient, les mouchoirs essuyaient en coup de torchon les fronts noirs de poussière et de sueur, et les bidons vides déjà depuis longtemps étaient vainement implorés et devaient rendre jusqu'à la dernière invisible goutte de l'incroyable mixture de café, de rouille et d'eau de vaisselle, par eux auparavant contenue...

Trois minutes écoulées ; un second coup de sifflet... et la reprise du harnachement et les pieds endoloris et déjà enflés se refusant à souffrir plus, et les reins brisés se dérobant sous le fardeau!... et toujours les officiers devant leurs hommes avançant légers et souples, sans charge, à grandes enjambées!...

L'arrivée, le cantonnement, les corvées avant le repos, avant, au besoin, de quitter le fusil, le bois à chercher dans la montagne ou à voler chez l'habitant, la cuisine en plein air à installer, les vivres à quêter, les pommes de terre à éplucher et puis les théories, les revues continuelles, les punitions abondantes et la gamelle vide, le quart de vin falsifié et enfin le sommeil terrible, épouvanté et souhaité quand même, dans les greniers sordides, les écuries puantes où le fumier monte jusqu'à la cheville, ou bien sur la terre battue propice aux rhumatismes... et puis les réveils et les départs en pleine nuit... et puis toujours la même chose agrémentée des toujours mêmes fatigues pendant trois mois!... Les travaux forcés autant qu'inutiles... pour la patrie!... préférés cependant par les chasseurs à la vie de caserne, à cause du grand air, du relâchement un peu obligé de la discipline, du semblant équivoque de guerre ou de liberté.

Pour la première fois, le lendemain de l'arrivée à Grammondo, Delcros remarqua l'adjudant de sa compagnie.

Le sergent-major lisait d'une voix monotone les prescriptions du capitaine et le rapport du commandant. Au centre, les sous-officiers écoutaient. Distraitement Delcros examinait les boutons de sa vareuse quand il s'entendit interpellé :

— La tête haute, nom de dieu!

L'adjudant Foque le regardait de ses grands yeux de bête satisfaite ; il osa soutenir ce regard ! Au bout de la manche galonnée, la main de l'adjudant caressa rudement sa barbe rouge et sa jambe gauche qu'il avait la manie de remuer toujours d'un petit mouvement régulier et poseur s'agita plus vite que de coutume. Le rapport lu, sans en attendre l'ordre, les hommes rompirent les rangs. Mais l'adjudant les rappela, leur fit à nouveau former le cercle et, de sa voix lente et pleurnicharde comme celle d'un prêtre, il commença un sermon adjudantesque :

« Qu'est-ce que ça signifie ces manières-là, hein?... Qui vous a commandé de rompre, hein?... Qu'est-ce que c'est que cette pétardière?... Vous vous moquez de moi, hein?... »

La prochaine fois que ça vous arrive, je vous flanque à tous quatre jours de salle de police, voilà! — Allez!

Delcros n'avait pu s'empêcher de dire à Djeddef, en s'en allant :

— Est-il éloquent... hein?

L'adjudant l'avait sûrement entendu et ce devait être là le premier germe de sa haine...

(La suite au prochain numéro.)

La Solidarité des Trimardeurs

Depuis plusieurs mois, quelques camarades se sont groupés dans un but de solidarité qui nous intéresse tous. Quand un camarade de province ou de l'étranger arrive à Paris, presque toujours sans argent et épuisé de fatigue, il se rend chez des camarades qui ont des charges et ne peuvent l'aider malgré leur bonne volonté, ou ils ne peuvent faire que peu de chose en se privant beaucoup, et souvent ils ne sont pas en rapports pour

procurer un travail nécessaire. C'est pourquoi nous avons pensé qu'il y avait un moyen de rendre un service utile aux camarades et de mettre en pratique l'idée que nous préconisons.

Notre but est d'avoir un logement indépendant pour recevoir les camarades de passage à Paris, soit pour y chercher un emploi, soit pour n'y séjourner que quelques jours; de les loger, de les nourrir dans la mesure de nos moyens et de leur procurer du travail. Tel est notre but.

Pour y arriver, nous vous adressons l'appel suivant: de mettre à notre disposition toutes choses ne pouvant vous servir, consistant en objets de literie, linge, effets d'habillement et chaussures, que nous ferons prendre à domicile.

Les sommes qu'il plaira aux camarades qui comprennent notre œuvre pourront être adressées soit au Père Peinard, aux Temps Nouveaux, soit au Libertaire ou à L'Aurore qui nous les remettront.

Le groupe se charge de l'achat du mobilier, matériel, et du travail de l'installation, ainsi que de la question des loyers et du fonctionnement, étant aidé par des versements mensuels que chaque membre s'est moralement engagé à verser pour soutenir notre œuvre.

Nous espérons que notre appel ne restera pas incompris des camarades et qu'ils nous montreront leur solidarité. Nous leur envoyons nos remerciements à l'avance.

Pour le groupe,

E. DODOT, E. FOURMONT, F. CUISSE.

— Que les camarades du groupe n'oublient pas que c'est samedi 6 août à 9 h. qu'a lieu la réunion au local habituel.

Communications

Paris

XVII^e. — Vendredi soir, à 8 h. 1/2, chez le marchand de vins du coin des rues Poncelet et Laugier, conférence par Julius.

— Groupe „e „Cri de révolte“ le mardi à 9 heures du soir, salle Rosnoblet, 281, rue St Denis, près les grands boulevards.

Le 9 courant: de l'utilité des groupements et des moyens d'agitation révolutionnaire par A. Villeval.

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XIII^e. Les camarades se réuniront le dimanche à 8 h. 1/2, salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

— Le groupe communiste du XIV^e se réunit tous les samedis, salle Anne, 27, rue Mouton Duvernet. Causerie par un camarade.

— Samedi 6 août, salle du Commerce, 94 faubourg du Temple, à 8 h. 1/2 du soir, conférence publique et contradictoire, par Henri Dhorr.

Sujets traités: religion et patrie, nationalisme, antisémitisme. Entrée: 0 fr. 80.

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Geneviève.

— Les Libertaires du XV^e, réunion tous les dimanches soir chez Béra, 116, boul. de Grenelle.

— Au XVII^e, les camarades se réunissent le samedi chez le bistrot, coin de la rue Balagny et de l'impasse Compoint.

Banlieue

AUBERVILLIERS. — Les copains se rencontrent le dimanche au fort d'Aubervilliers, à 2 h. de l'après-midi.

Province

NIMES. — Les libertaires nîmois se trouvent tous les samedis, dimanches et lundis café Dayre, 22, rue de la Vierge.

CHATEAUMEILLANT. — Le „Père Peinard“ est en vente chez Mazure, coiffeur.

CAVAILLON. — Le groupe libertaire „la Fraternelle“ se réunit tous les dimanches au café des Négociants.

AVIGNON. — Les camarades se rencontrent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, au café-bar du Palais, place de l'Horloge.

Le camarade Laget crie les journaux et porte à domicile.

BORDEAUX. — Un nouveau groupe: Samedi 6 août, à 8 h. 1/2 du soir, au restaurant Charentais, Bd Camille Godard, à la Barrière du chemin de fer du Médoc, au Bouscat, causerie par le compagnon Antignac. Entrée libre.

— Camarades, le groupe anarchiste de Bordeaux va entreprendre une nouvelle série de conférences de quartier et de réunions à la campagne. Il serait bon pour l'efficacité organisation de ces conférences, que les compagnons se vissent plus souvent.

ARLES. — „Le Père Peinard“ et toutes les publications anarchistes se trouvent chez le camarade Gilles, café de la Marseillaise, 1 rue de la Trouille.

CETTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Castan, quai de Bosc.

TROYES. — Montperrin, impasse Bresquin, vend et offre à domicile le „Père Peinard“ le „Libertaire“ p les „Temps Nouveaux“, ainsi que les brochures et éditoriaux.

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

— Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Nîmes prévient les camarades qu'il se trouve à midi, bouillon Duval, derrière le grand temple, de 1 h. 1/2 à 2 h. rue Cotelier, 6, de 2 h. à 5 h. bar Nîmois, à droite de la gare.

MARSEILLE. — Les journaux, brochures et chansons libertaires sont criées par le camarade Coradi.

— La Jeunesse Anarchiste donnera une causerie tous les jeudis, à 9 h. du soir, bar des Vignobles, 14, passage des Folies-Bergères.

— Quelques camarades du quartier d'Arène afin de décentraliser le mouvement invitent les camarades du quartier à se réunir au bar Toussaint, 227, avenue d'Arène, le jeudi et le dimanche.

DUNKERQUE. — Le „Père Peinard“ est en vente chez le dépositaire, Alfred, 50, rue du Sud et dans les kiosques de la ville.

LE HAVRE. — Le „Père Peinard“ est crié par Barrey, 20, rue de la Bourse et en vente dans tous les kiosques.

BORDEAUX. — Les camarades bordelais sont avisés qu'ils trouveront à la buvette tenue par le camarade Ch. Caumille, route de Bayonne, 103, les journaux, brochures, etc. On porte à domicile.

ROUBAIX. — Les copains désireux d'avoir les journaux et brochures libertaires n'ont qu'à s'adresser à Marchand, au Franc Bourleur, rue du Grand Chemin.

SALON. — Réunion des libertaires Salonais, jeudi, samedi et dimanche au Bar Américain, cours Carnot.

SAINT-CHAMOND. — Les camarades invitent les jeunes gens soucieux de leur liberté à se rendre tous les samedis de 7 h. 1/2 à dix heures du soir et le dimanche à 9 h. du matin, au Pont-St-Pierre, 2, chez Doutré, bistrot.

TARARE. — Le „Père Peinard“ et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

— Les copains se réunissent tous les dimanches dans la soirée, chez Charles, cafetier, rue Belfort.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

REIMS. — Faubourg de Laon: réunion à la Buvette du Lavoir, le samedi. Urgence.

Extérieur

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

Petite Poste

C. Béziers. — S. Amiens. — N. Alais. — D. Rethel. — P. et C. Bordeaux. — M. Verviers. — G. Paterson. — P. Commentry. — V. Nîmes. — V. New-York. — M. Nonancourt. — M. Juvisy. — C. Fives. — G. du Pile. — H. Vienne. — H. et P. A. Angers. — M. Troyes. — B. Roiez. — M. Roubaix. — Reçu règlements, merci.

— Les camarades sont priés de ne plus correspondre avec Jules Messag (le belge).

Les camarades du „Cri de Révolte“ informent les camarades que le journal ne paraîtra que le 15 août. Le motif de ce retard provient de ce que ces camarades montent une imprimerie à eux, pour ne pas être à la merci d'un imprimeur.

Le journal sera laissé aux camarades à 5 fr. le cent, frais d'expédition en plus. Les paiements devront s'effectuer à chaque numéro.

Adresser toutes communications au compagnon G. A. Bordès, 54, rue des Abbesses, Paris.

SOLIDARITÉ INTERNATIONALE

POUR LES DÉTENUS POLITIQUES

Collecte du 25 juillet (conférence Henri Dhorr, salle du Commerce), 5.40, collecte du 30 juillet, même salle, 3.70. Total: 9 fr. — Merci à tous. Envois à deux camarades détenus, 10 fr.

Pour graisser le tire-pied du PÈRE PEINARD: Un camarade, pour les affiches anti-votardes, 50 francs.

En vente aux bureaux du Père Peinard

Les ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1897 et 1898, l'exemplaire, 0.25; franco, 0.35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saïsi).

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1896, rare; 0.50, franco 0.60.

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exemplaire.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

PREMIÈRE DÉCLARATION D'ÉTÉVANT.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

IMMORALITÉ DU MARIAGE, par René Chaughy.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE, critique du suffrage universel, par Malatesta.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exemplaire.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le „Libertaire“.

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du „Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes“.

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

LES ANARCHISTES ET LES SYNDICATS, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exemplaire.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

Divers

BOYCOTTAGE ET SABOTAGE, rapport de la Commission du Boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897. — Deux brochures pour 0 fr. 05. Par poste, l'ex. 0.05, dix ex. 0.35.

GUEULES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 2 fr.; franco, 1 fr. 30.

La collection de LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros, brochée, 7 fr. 50; franco, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD (nouvelle série), 1896-1897, 62 numéros, 8 fr.

L'affiche du P. P. au Populo, le CANDIDAT À LA LUNE, chaque affiche 0.10, franco 0.15.

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.

PAROLES D'UN RÉVOLTÉ, par Kropotkine, 1.50.

LA PATURE, par Rainaldy, 3.50.

DELCROS, par Rainaldy, 3.50.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE À L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSÉS DE L'EXIL, par Ch. Malato.

DE MAZAS À JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRIBI, par Darien.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

Le PÈRE PEINARD est expédié en province le jeudi, les dépositaires doivent le recevoir le vendredi, ou dans les régions éloignées le samedi matin au plus tard.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le Gérant: L. GRANDIDIER.
Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieuville, Paris.

Lorsque la persuasion
a échoué, lorsque l'amour
a été impuissant, il faut
s'armer de la force coercitive,
brandir le glaive, terroriser,
couper les têtes, sévir et
frapper, imposer la
justice

(Discours du père Didon)



Oh, les sales têtes!... C'est-il celles que veut couper le père Didon ?